CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

Falstaffians, 6 février.
High Priests of Mithras, 9 février.
Elfes d'Obéron, 12 février.
Consus, 16 février.
Atlantéens, 17 février.
Chevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 23 février.
Equipe Mystique de Comus, 24 février.
Rex, 24 février.

TEMPERATURE

Du 5 février 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 124 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin	48	9
Midi	58	14
3 P. M.	58	14
6 P. M.	56	13

NOTRE CARNAVAL.

Nous voici lancés à pleines voiles dans la saison du carnaval.

Il s'ouvre, cette année, sous les plus brillants auspices. Le mouvement est tel autour de nous, les préparatifs sont si grandioses que, volontiers, nous nous croirions au beau milieu de la grande et solennelle semaine.

Ce qui nous frappe le plus vivement cette fois, c'est moins encore l'immense quantité des étrangers qui nous arrivent de tous les points de l'horizon que leur qualité particulière.

Notre carnaval a fait, sous ce rapport, des progrès merveilleux.

Nous avons grandi prodigieusement depuis un an ou deux dans l'estime du monde. Nous excitons aujourd'hui des curiosités que l'on n'éprouvait pas autrefois à notre égard. Ce ne sont plus seulement quelques milliers de richards et de désœuvrés qui affluent dans nos rues, dans nos hôtels, chez nos meilleures familles, mais les personnages les plus éminents, les hommes et les femmes de l'élite de la société américaine; ce sont les amateurs, les personnes de goût qui veulent assister à nos fêtes, admirer nos processions et applaudir nos artistes.

Nous nourrissions l'ambition de donner à nos fêtes d'hiver un caractère artistique que l'on trouve rarement, même parmi les sociétés les plus raffinées de la vieille Europe. Nous y avons réussi et nous en sommes glorieusement et justement récompensés par l'affluence étonnante de notabilités qui viennent nous demander l'hospitalité pendant ces jours de fête. Certains d'entre nous prétendaient que notre autorité municipale exagérait, quand elle réclamait la construction d'une grande salle pour abriter dignement nos réunions artistiques, scientifiques et mondaines qui se pressent les unes sur les autres.

Ils se trompaient grossièrement. La place manque réellement et il est temps que nous nous mettions ardemment à l'œuvre, si nous ne voulons pas cruellement désappointer nos hôtes.

Il n'est pas jusqu'à notre grande Compagnie de chemins de fer urbains, d'ordinaire si lilardeuse, si chiche de ses cars et de ses employés, qui ne se sente obligée de doubler la circulation parmi nous pendant la période de plaisirs où nous entrons. Ce n'est pas sur requête, mais spontanément, qu'elle prend une pareille mesure; c'est là peut-être la plus grande preuve du mouvement qui attire vers nous les populations aisées de l'Union.

Nous n'avons pas de grands efforts à faire pour mener à bien l'œuvre que nous avons si bien commencée.

L'affaire est lancée, elle réussira. L'enthousiasme est irrésistible, ne le contrarions pas. Nous n'avons même plus à diriger le mouvement, il ne nous reste plus qu'à le suivre.

Villes Flottantes.

Sous cette rubrique et à l'occasion de l'incendie, dont nous avons déjà parlé dans nos dépêches, un journal de Paris publie l'article ci-dessous qu'on lira avec intérêt:

Un des plus beaux paquebots de la Compagnie Transatlantique, la "Touraine," a failli, hier, au Havre, devenir la proie des flammes.

La "Touraine" est arrivée de New York le 25 décembre; elle devait repartir le 7 février, c'est dire qu'elle n'était pas encore entrée en armement. Le feu s'est déclaré avec une violence soudaine un peu avant une heure de l'après-midi. Il n'y avait à ce moment à bord que le personnel de garde, qui, en attendant les secours, a combattu l'incendie avec les pompes du navire. On conçoit la rapidité de l'incendie, qui trouvait un aliment propice dans les boiseries du paquebot. Les flammes s'élevaient au milieu d'une épaisse colonne de fumée et l'on percevait un crépitement sinistre qui faisait supposer que l'énorme ville flottante était perdue irrémédiablement.

Grâce à la promptitude de secours apportés par les pompiers, les soldats et le personnel du chemin de fer, le désastre a pu être conjuré.

Mais l'alerte, si l'on peut dire, a été chaude.

Les dégâts, très importants, sont couverts par plusieurs Compagnies d'assurance. Du magnifique salon des premières, il ne reste que quelques débris calcinés; il en est de même de la plupart des cabines de luxe. Mais les cales et la chambre des machines sont intactes.

Au siège de la Compagnie Transatlantique, on ignore si l'incendie est dû à une cause accidentelle ou à la malveillance, comme le bruit en a couru au Havre. Quoi qu'il en soit, la "Touraine" ne pourra effectuer sa traversée à la date indiquée. Elle est couchée sur tribord, dans un grand bassin qui mesure neuf mètres de profondeur.

Construite, il y a une dizaine d'années, à Saint-Nazaire, sur les chantiers de la Compagnie Transatlantique, c'est un véritable molosse de bois et de fer. Sa longueur dépasse 163 mètres, sa largeur est de 17 mètres, sa puissance motrice est de 12,000 chevaux et son déplacement est de 12,360 tonneaux.

Nous voilà donc loin des pauvres petits bateaux qui reliaient, il y a un peu plus d'un demi-siècle, l'ancien et le nouveau monde.

Aujourd'hui, dix-sept grandes Compagnies se partagent l'exploitation de l'océan Atlantique, qu'un de leurs paquebots traverse en six jours.

Ce n'est malheureusement pas la France qui détient en cette matière le record de la vitesse.

Du Havre à New York, un paquebot, comme celui de la "Touraine", donne à peu près 700,000 tours d'hélice. Il faut environ 7,000 kilos d'huile pour graisser les rouages du monstre maritime.

Quant à sa.... voracité, qu'on en juge par les chiffres suivants:

40,000 œufs; 25,000 kil. de beurre; 15,000 kil. de viande; 180,000 kil. de pain; 9,000 brioches pour le petit déjeuner, sans compter les conserves, les confitures, les vins et les fruits.

On a défini le transatlantique une ville flottante....

Je m'imagine, en effet, que le "terrien," le modeste et timide "terrien," qui, faute d'une occasion ou faute de courage, n'a jamais osé affronter "la fureur des flots," ne peut guère se faire une idée, même approximative, de l'agencement compliqué, de l'organisation prodigieuse, de l'espace énorme que recèlent dans leurs vastes flancs ces léviathans modernes. Le pont du navire prend ici l'aspect d'une véritable plage: rocking-chairs, fauteuils d'osier, tentes en toiles multicolores, cabines élégantes et confortables, se profilent à perte de vue: l'on se croirait, à certaines heures, sur les planches de Trouville.

Les escaliers qui descendent aux étages inférieurs feraient honneur aux plus somptueux immeubles des Champs-Elysées — il ne manque que l'ascenseur. Les corridors qui s'étendent d'une extrémité du navire à l'autre deviennent des rues spacieuses éclairées à l'électricité; certaines cabines dites de "luxe", avec leur salle de bain en marbre, leur boudoir attenant, tendu de soies délicates, leur mobilier "modern style", constituent des appartements complets — de ceux que nos plus célèbres hôtels réservent aux têtes couronnées et aux milliardaires d'outre-mer. Nous ne parlerons ni du "fumoir" où l'on joue et où l'on perd et qui évoque quelque salle de "club" londonien, ni du "salon" de lecture avec son piano à queue et ses vastes et moelleuses "bergères", qui réunit, le soir, en toilettes décolletées, les femmes du bord et les amateurs de musique, ni de la salle à manger de quatre cents couverts qui rappelle les imposantes "speisesaal" des caravansérails suisses, ni le "bar", l'inévitable "bar" "american style", orné du traditionnel comptoir derrière lequel sourit de toute la blancheur de ses dents éclatantes l'inévitable nègre en veston de toile blanche qui vous prépare, selon toutes les règles de l'art, les boissons les plus savoureuses que l'on aspire en clignant de l'œil, par des pailles....

Mais, pour assurer le bon fonctionnement des multiples rouages du transatlantique, pour achever en quelque sorte l'illusion du voyageur, pour animer ce merveilleux décor, il faut un personnel nombreux. La ville flottante, hâtons-nous d'ajouter, a une population proportionnée à son importance. Toutes les professions, tous les corps de métier y sont représentés. Officiers, matelots, ingénieurs, soutiers, menuisiers, coiffeurs, pâtissiers, maîtres d'hôtel, cuisiniers, cireurs, couturiers, bouchers, infirmiers, pédicures, médecins, jusqu'au trésorier général personnifié par le commissaire du bord, jusqu'au "rond de cuir" placide et silencieux, qui aligne des chiffres, toutes les professions se coudoient dans un grouillement d'activité perpétuel.

Deux cents personnes, tel est le chiffre normal de la population d'un transatlantique.

Que de monde, direz-vous, pour un espace relativement restreint! Il est cependant indispensable: le passager, être exigeant, capricieux, souvent désagréable, veut que ses moindres fantaisies soient exécutées sur l'heure. Il faut donc tout prévoir, tout prévenir. Il faut que Monsieur trouve à son réveil ses chaussures cirées devant sa porte, son eau chaude sur sa toilette, que Madame ait son bain préparé, ses robes brossées, ses cheveux ondulés, son chocolat ou son thé, accompagné de tartines grillées; il faut que les repas soient copieux et recherchés, et que les distractions soient nombreuses et variées; il faut qu'à l'occasion le médecin, ou même le pédicure, soit à même de porter un secours efficace et prompt.

Et c'est ainsi que l'existence du bord—quelque longue et pénible qu'elle soit—devient une villégiature presque charmante, que l'on abandonne parfois à regret, et dont on conserve un souvenir délicieux. Les braves et modestes habitants de la ville flottante ont contribué — sans qu'on s'en aperçoive—à adoucir les rigueurs de la traversée.

THEATRES.

THEATRE TULANE.

Le succès de miss Gertrude Coghlan dans le drame à la fois émouvant et historique "Alice of Old Vincennes" ne fait que grandir à chaque représentation. Hier encore cette brillante artiste était acclamée par le parterre du Tulane.

On nous annonce pour la semaine prochaine un nouveau drame très intéressant, "The Marxman", avec M. James O'Neil dans le premier rôle.

THEATRE AUDUBON.

La troupe Baldwin-Melville poursuit le cours de ses succès dans "Knobs of Tennessee", une des pièces les plus dramatiques du parterre.

Demain en matinée, première d'un drame au caractère guerrier qui nous reporte à l'époque glorieuse de la confédération, "Held by the Ennemy", qui sera une occasion de nouveaux triomphes pour M Lonergan et miss Amélia Gardner.

THEATRE DE L'OPERA

Brillante chambrée hier soir à l'Opéra où "Rigoletto" a été chanté d'une magistrale façon.

Dans la corbeille, huit loges étaient occupées par les membres de la délégation congressionnelle et leurs familles.

Après le second acte, l'amiral Rivet, son état-major, le maire, le consul de France et plusieurs membres de la colonie française ont fait leur apparition dans la salle; M. Charley apprenant que ces messieurs dinaient au restaurant Antoine, avait prié M. Giffroy d'aller les inviter à assister à la représentation.

THEATRE CRESCENT.

Les minstrels Primrose et Dockstader font depuis le commencement de la semaine salle comble au Crescent.

Dimanche soir, première de "When Knighthood was in Flower" avec Miss Effie Ellsler dans le rôle célèbre de Marie Tudor.

GRAND OPERA HOUSE.

Le chef-d'œuvre de Shakespeare "Twelfth Night", attire plus que jamais la foule au Grand Opera House. Il n'en pouvait être autrement avec une artiste de la valeur de Miss Wainwright dans le principal rôle, celui de Viola.

Dimanche prochain "East Lynn". Aujourd'hui, matinée.

ST. CHARLES ORPHEUM.

A l'Orpheum, toujours de la variété et de la variété amusante—Halton et Foller, Francon, Piper, Warson et Blanchard, les deux, Barry, mari et femme, sans compter "The Girl With Auburn Hair"—voilà plus qu'il n'en faut pour attirer les amateurs; aussi l'Orpheum désemplit il pas.

LE TAGE.

VISITES OFFICIELLES.

Préparatifs pour l'admission du public à bord du croiseur.

Dès hier matin l'équipage du Tage a entrepris la toilette du croiseur.

Cette besogne, assez longue après une traversée, sera terminée aujourd'hui et dès demain le public sera admis à bord.

Pour faciliter l'accès du navire aux visiteurs un ponton sera installé au quai, au pied de la rue du Canal, et un autre sera amarré au flanc du croiseur. Un service régulier de petits vapeurs assurera au public toutes les commodités désirables.

Hier matin, à onze heures, M. Ambrogi, consul de France, en grand uniforme et portant ses décorations, accompagné de son chancelier, est arrivé au quai où l'attendait le canot major commandé par un lieutenant. A l'arrivé du consul sur le croiseur la salve réglementaire a retenti.

L'amiral Rivet, entouré des officiers de son état-major, a accueilli le représentant de son gouvernement avec la plus grande cordialité, et après l'avoir félicité l'a retenu à déjeuner.

A deux heures de l'après-midi l'amiral Rivet, le capitaine Ollivier et le lieutenant Aubry, tous trois en grand uniforme, ont quitté le navire.

Accompagnés du consul de France, les officiers sont allés à l'hôtel de ville présenter leurs respects au maire Capdevielle, qui leur a fait le plus aimable accueil.

Au cours d'un entretien de plus d'un quart d'heure M. Capdevielle a fort gracieusement accordé le "droit de cité" à l'amiral et à ses officiers.

Il a ajouté combien il était heureux de recevoir des officiers français dans la métropole de l'historique Louisiane.

Au Consulat de France, où il s'est rendu en quittant l'hôtel de ville, l'amiral a pris possession des dépêches officielles.

Le docteur A. W. de Roaldès, dont le cabinet est voisin du consulat, apprenant la présence de l'amiral, est venu le saluer. Tous deux sont des vétérans de la guerre de 1870, et leur entrevue a été touchante.

L'amiral a ensuite fait visite au colonel John P. Merrill, commandant de la station navale de la Nouvelle Orléans, au capitaine A. T. Wimberly, percepteur du port, qui l'a reçu des plus courtoisement, au colonel Voss, commandant des troupes fédérales à la caserne Jackson, et à l'ABEILLE.

Demain l'amiral Rivet se rendra chez Monseigneur Rouxel, evêque auxiliaire de la Nouvelle-Orléans.

Le capitaine Wimberly rendra mardi prochain, à onze heures du matin, sa visite à l'amiral.

Dans la soirée l'amiral Rivet et cinq de ses officiers ont pris part au Restaurant Antoine à un dîner offert par les présidents des sociétés françaises de notre ville. En dehors des officiers les conviyes étaient:

M. Ambrogi, consul de France; M. J. M. Verguole, président de la Société française de secours mutuels; M. S. Vidalat, président de l'Orpéon Français; M. Emile Lubeight, président de la Société des Enfants de la France; M. J. T. Lafont, président de la Société du 14 Juillet; M. P. Congot, vice président de la Société française; M. Clément Jaubert, président de l'Union française; le maire Paul Capdevielle, M. Armand Capdevielle et le docteur A. W. de Roaldès.

Le centre-amiral Rivet qui, malgré ses quarante années de service dans la marine française, est encore plein de vigueur et de jeunesse, a visité la Nouvelle-Orléans en 1867, au commencement de juillet.

Le navire sur lequel il servait, détaché de l'escadre stationnée à Vera-Cruz, est venu apporter ici la dépêche annonçant la mort tragique de l'empereur Maximilien.

Le Mexique n'était pas relié par le câble à l'Europe, et c'est d'ici que furent envoyés les quelques mots qui apprirent à la France et à l'Europe la fin de l'aventure mexicaine.

A cette occasion l'amiral Rivet ne resta que trois jours à la Nouvelle-Orléans, mais il a conservé des souvenirs très précis de ce court séjour.

Incendie.

Le bar-room que Mme Patrick Murray tient à l'angle des rues Tchoupitoulas et Amélia, a été hier matin la proie des flammes.

Il était environ 4 h. du matin quand on s'est aperçu que l'incendie n'épargnerait ni le mobilier ni l'immeuble, qui appartient à M. Perina.

Mme Murray a $350 de meubles et les a assurés pour $750 à la Louisiana Indemnity Company. Ses marchandises et son bar-room, évalués à $700, sont assurés pour $750 à la compagnie Germania.

L'immeuble valait $1500.

Pendant l'incendie, le capitaine Robert J. Murphy, la compagnie No 6, demeurant 1214 rue Prytanée, a été légèrement blessé à la tête et à la jambe gauche, ayant été jeté à terre par les chevaux attelés à la pompe. Après avoir reçu les soins des étudiants il a pu retourner chez lui.

La délégation congressionnelle

arrive de Washington.

Elle est reçue par un comité de citoyens

—ET—

A l'Hôtel de Ville, le Maire lui fait un chaleureux accueil.

Elle entend tout ce que les uns et les autres ont à dire au sujet des divers sites proposés, et semble s'intéresser plus particulièrement au site du Douzième District.

ELLE VISITE LES SITES ET SEMBLE FAVORISER LE DERNIER, CELUI OFFERT PAR M. ROBERT UPSHUR.

Les membres du comité congressionel des Edifices Publics sont arrivés, en retard de plus de 3 heures, à 11 heures 30, hier matin, et se sont aussitôt rendus à l'hôtel St Charles.

Avec le général Adolphe Meyer sont venus MM. David R. Mercer, qui représente le district d'Omaha, Nébraska, sa femme et sa fille; Joseph B. Showalter, représentant le 2e district de la Pennsylvanie, et sa femme; James P. Connor, du 10e district de l'Iowa, sa femme et son fils; Charles W. Gillett, représentant le 39e district de New York, avec Mme et Mlle Gillett; Benjamin F. Howell, représentant le 3e district du New Jersey, et Mme Howell; Eben W. Martin, représentant le Dakota du Sud, et Mme Martin; William G. Brantley, représentant le 11e district de la Georgie; Edward S. Minor, représentant le 8e district du Wisconsin.

Quoique ces messieurs, vu le retard du train, eussent fait diligence pour se présenter à l'Hotel de Ville, où leur réception avait été fixée pour midi et demi, il a fallu forcément la retarder.

Le maire Capdevielle s'est rendu, le matin, à l'hôtel St-Charles pour souhaiter la bienvenue aux hôtes qu'il attendait, mais il n'a pu que constater leur retard involontaire.

Un comité de citoyens est allé à la rencontre des congressistes en voiture, les attendant à la gare et les escortant à l'hôtel St-Charles. On s'est ensuite préoccupé de leur rendre agréable leur court séjour parmi nous.

Le comité qui sera de service encore aujourd'hui comprend MM. Charles J. Théard, président; E. J. Woodward, H. J. de la Vergne, Robert Upshur, C. T. Claiborne, Wm Mehle, L. L. Labatt, George H. Dunbar, James Mc. RacKen, Charles T. Soniat, John Wogan, Philippe Werlein, Armand Capdevielle, directeur-gérant de l'ABEILLE: Paul Gelpi, le Dr. R. Sauvage, Louis Cucullu, Théodore Grunewald, le général B. F. Eshelman, le colonel W. J. Vincent, E. J. Méral, Pearl Wight, Walter H. Stauffer, Gustave Lehman Jr., Aristide Hopkins, John R. Grote, C. L. de Fuentes, Chas. Dittman, les juges Saint-Paul et George H. Théard.

Parmi les distractions qu'on a supposé devoir être agréables aux congressistes, figuraient une représentation à l'Opéra, où des loges leur ont été offertes, hier, ainsi qu'aux membres de leurs familles: aujourd'hui, ce sera le tour d'un lunch chez Antoine, dans l'après-midi, tandis que le dîner leur sera servi à l'hôtel Grunewald. Le Col. Woodward se préoccupe d'organiser une promenade en bateau sur le Mississipi jusqu'au chantier de marine.

Quant au côté sérieux de cette aimable visite, le but n'en est pas oublié. Il s'agit de se décider, enfin, sur un des sites proposés pour la nouvelle poste, site que certains voudraient voir choisir dans le faubourg d'en haut, alors qu'à

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No 101 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

XII

LE MALADE.

Suite.

—Alors je vous laisse....Je retourne près de Jane. Peut-être est-elle au courant déjà.... Il faut que je me trouve là pour la consoler.....pour ne pas la laisser seule avec son désespoir.

—Oui.... allez..... Exprimez tous mes regrets à la pauvre chère enfant:.....Je ne suis qu'un instrument entre les mains de Dieu.

Le financier, avant de sortir, serra avec force la main de son ami.

Puis d'une voix qui tremblait:

—Vous avez raison.....Moi aussi j'espère en la justice du ciel.

"Vous tuerez cet être malfaisant....et en vengeant votre fils vous délivrerez ma fille de son mauvais génie.

Les deux amis se séparèrent, non sans qu'une émotion sincère fit battre leur cœur.

Puis le marquis s'était dirigé vers le salon dans lequel avaient été introduits les deux visiteurs.

Ceux ci, des amis de cercle à Armand, très graves, très corrects, faisaient aussitôt part de l'objet de leur démarche à M. d'Aulnoye, qui répondait:

—A midi, messieurs, deux de mes amis, M. Simony et M. le duc de Charveuse Giras seront à votre disposition à l'endroit qu'il vous plaira de me désigner.

Ils se consultèrent, puis indiquèrent le domicile de l'un d'eux.

—Soit! fit M. d'Aulnoye.

Il les reconduisit avec la politesse exquise de grand seigneur que nul ne possédait à un plus haut degré.

Quand ils eurent quitté l'hôtel le marquis se rendit près de Pierre et il le mit au courant de tout ce qui s'était passé.

Le jeune homme était toujours très surexcité.

Il n'avait pas dormi la nuit.

Tantôt il pensait à Geneviève ....tantôt à son père.

La première était perdue sans retour: le second s'exposait pour lui à un danger de mort.

C'était affreux!

Par son sang-froid admirable, M. d'Aulnoye arriva à calmer en partie l'agitation du jeune homme; il regretta de lui avoir avoué ce qui s'était passé et l'issue donnée à la scène qui avait eu lieu avec Armand rue des Epinettes.

Il aurait dû lui cacher la vérité, ne pas parler du duel qui bientôt allait le mettre en présence d'Armand.

Mais il était trop tard.

.....

Les témoins des deux adversaires se rencontrèrent au rendez vous fixé.

L'arme choisie fut, comme pour le duel de Pierre et d'Armand, le pistolet de combat.

Des balles seraient échangées jusqu'à ce que l'un des deux soit atteint....et au besoin le duel pourrait se continuer à l'épée.

C'était donc un combat mortel qui aurait lieu.

Ainsi le voulait le marquis.

D'ailleurs les intentions d'Armand ne semblaient pas être moins formelles.

La rencontre aurait lieu le lendemain dans l'après-midi à l'île de la Grande Jatte.

Quand il fut avisé de ces choses, M. d'Aulnoye n'eut pas une remarque:

—Bien, fit-il seulement.

Et il serra la main à Simony et au duc de Charveuse-Giras en les remerciant.

.....

Armand Trémanzey affectait le calme, lui aussi, mais dès qu'il se trouvait seul son visage prenait une expression d'angoisse.

Car il comprenait que cette fois il était perdu s'il ne tuait pas le marquis.

Et il avait peur.

En vain il tentait de se raisonner.....en vain il se disait que grâce à son adresse remarquable de tireur, il sortirait vainqueur de ce duel....un pressentiment sombre persistait en lui.

Un revolver était placé sur son bureau....et par moments, d'un geste machinal, il en caressait la crosse nickelée.

Jane, tout à coup, fit son entrée dans le cabinet de son mari.

En apercevant l'arme que celui-ci tenait encore à la main, la jeune femme poussa un cri.

—Armand!

Car tout de suite une pensée effroyable avait traversé son cerveau,

Armand voulait se tuer. Il était livide avec une sorte d'égarement au fond des prunelles.

Elle se précipita vers lui.

—Armand.... qu'avez-vous? ....Vous me faites peur..... Pourquoi cette arme?

Il tressaillit.

Une inspiration lui vint,

Dans les ténèbres de son cerveau....une lueur brilla.

Une lueur d'espoir.

Une idée soudaine l'avait traversé.

Il s'accrocha à cette idée comme un naufragé à l'épave qui sera pour lui le salut.

Il ne pensa pas à la honte qui rejaillirait sur lui....à la lâcheté dont il allait donner la preuve.

Non.

Il pensa seulement:

—Si mon plan réussit, je serai sauvé et, pour moi, ce seront encore des années de bonheur en perspective.

Jane s'était approchée; elle saisissait l'arme qu'il avait entre les mains et elle la jetait dans un coin de la pièce avec un geste d'horreur.

Et lui se laissait tomber dans un fauteuil, prenait sa tête entre ses mains et murmurait:

—Pardon....Oh! pardon!

Elle s'était approchée encore ....Maintenant, elle était tout près de lui.

Elle se mit à genoux.

—Armand mon Armand..... ce n'est pas vrai....n'est ce pas? .....ce que je vois....vous.... vouloir vous tuer....ah! je deviens folle....Dites-moi que je rêve....que je fais un mauvais songe.

Mais il n'avait garde de la détromper.

Il répéta simplement, tandis qu'un sanglot semblait crever sa gorge:

—Pardon....pardon.

Le cœur de Jane se serra affreusement.

Armand n'était donc pas aussi lâche qu'on le prétendait, car pour se donner la mort, il faut, malgré tout ce qu'on peut dire, un certain courage.

Et puis il était accessible au remords.

Quelque grandes que fussent ses fautes, il n'était point cependant complètement indigne de pitié.

Jane n'aimait plus son mari avec la même fougue, avec la même adoration qu'autrefois.

De cela, elle se rendait parfaitement compte.

Mais il suffisait d'un bon mouvement de sa part à lui pour qu'aussitôt elle se sentit attirée de nouveau vers celui pour qui son cœur avait battu avec tant de force.

—Armand, pourquoi vouliez-vous mourir?

—Parce que, désormais, je ne vois autour de moi qu'indifférence ou haine.

Nouveau sanglot, puis geste théâtral.

Et, après un silence:

—Je sais bien que j'ai mérité ce qui m'arrive....Je sais que tout ce qui se produit n'est qu'un juste châtiment....Aussi j'envisage maintenant la mort sans effroi et sans répulsion, car elle sera pour moi la libératrice.

Mais Jane, vivement:

—Oh!....Armand....ne dites pas cela. Non....non....il n'y a pas autour de vous que des indifférents....Pouvez vous me parler ainsi, à moi qui vous ai tout pardonné déjà? à moi qui sans me plaindre ai enduré les pires tortures?

—Ah! ma Jane....toi, tu étais bonne.

—Ne le suis je donc plus?

—Si....mais on a réussi à te détourner de moi.

"Ai-je le droit d'un reproche?

"Non....car j'ai été bien coupable envers toi.

"Et puis il est des choses que je ne t'ai pas dites encore.

—Quoi? fit-elle.

Et elle eut un geste de recul.

Elle interrogea tristement.... avec un reproche dans la voix:

—Armand....encore une nouvelle trahison?

Il secoua la tête.

—Non....cela, je te le jure... Mais j'avais promis de ne plus jouer, et cette promesse je ne l'ai pas tenue.

—Vous avez perdu une grosse somme?

—Oui....près de deux cent mille francs.

"J'ai jusqu'à demain midi pour acquitter cette dette....Mais